

Déchirure

La femme qui se baisse et déplie le tissu s'étonne de voir l'air si tranquille à travers, bleu comme aux jours de fête où la guimpe d'enfant brodée de roses s'ouvrait pour enfermer un thorax frêle, et la rigueur du tissu transparent lui semble receler une menace qu'elle efface en lissant l'étoffe qui se déchire comme s'ouvre une prison de verre.

Fenaison

Aux jours de fenaison vers la Saint-Jean d'été
Elle avançait jusqu'aux genoux dans la chaleur de la prairie
Comme on s'enfonce dans la mer et respirant l'odeur immense
Remerciait Dieu sans savoir de quel don ni chercher à savoir
Quelle offrande ou quel sacrifice apporter en échange
Et s'élançant les bras ouverts légère et prête à s'envoler
Courait en dévalant la pente au bas de la prairie
Jusqu'à tomber de tout son long dans l'herbe

Alors jeune mariée en robe à fleurs de roses
Portant comme une enfant des journaux à la mode
Un grand chapeau de paille et des souliers de toile blanche
Elle s'amusait à chanter la vieille chanson de berger
Jouant d'un bord de la colline à l'autre
Et comme seul l'écho lui répondait elle écoutait
Encore haletante et regardait au loin le village inconnu
Miroitant doucement dans la chaleur

À son retour échevelée suante les joues rouges
Elle avait si bien l'air d'une petite fille
Que son mari la gourmandait en haussant les épaules
Puis quand elle allait voir faucher elle était sage
Cherchant des brins de mélilot des trèfles à quatre feuilles
Qu'elle faisait sécher entre deux papiers fins dans son missel
Et l'hiver au fond de l'église froide un mince effluve
Lui restituait soudain l'odeur immense et le bonheur du monde.

Cerisier

L'arbre abattu et tranché en planches
On tourne autour du vide
Cherchant dans la mémoire
Une femme enfuie ou le lieu d'un rêve

Conte

Puis revient le vieux conte et ce jour de neige
L'oiseau noir posé sur le cerisier
L'arbre gardant l'éternité du temps
Et l'air glacé sa clameur silencieuse

*Le jour chasse le jour, comme un flot l'autre chasse,
Le temps léger s'envole et nous va décevant,
Misérables mortels, qui tramons en vivant
Desseins dessus desseins, fallace sur fallace.*

*Le cours de ce grand ciel, qui les astres embrasse,
Fait que l'âge et le temps passent comme le vent ;
Et sans voir que la mort de près nous va suivant,
En mille et mille erreurs notre esprit s'entrelace.*

*L'un, esclave des grands, meurt sans avoir vécu,
L'autre de convoitise ou d'amour est vaincu ;
L'un est ambitieux, l'autre est chaud à la guerre.*

*Ainsi diversement les désirs sont poussés.
Mais que sert tant de peine, ô mortels insensés ?
Il faut tous à la fin retourner à la terre.*